L'absence de précision et d'analyse des textes est d'autant plus regrettable que l'intérêt du livre — quoi qu'en pense l'auteur — réside moins dans ses affirmations politico-sociologiques que dans l'historique qu'il fournit de l'évolution d'une critique littéraire qu'il connaît particulièrement bien. Les auteurs arabes et leurs œuvres sont présentés de manière alerte et vivante, mais sans citations ni analyses. En annexe toutefois, un tableau des auteurs cités et rangés par ordre alphabétique fournit le titre et la date de leurs productions critiques. Aucun critère n'est indiqué pour expliquer le choix qui semble purement intuitif et où l'on note l'absence de noms comme Šawqī Ḍayf, Ḥusām al-Ḫaṭīb ou ʿIzz al-dīn Madanī. Les « méthodes » de ces critiques, leurs approches, leur esthétique ne sont pas examinées. Seules leurs prises de position idéologiques sont exposées de manière d'ailleurs souvent allusive avec des expressions comme la « vision » (*al-ru'yā*) qui n'est définie que négativement (p. 183-185) et qui n'est ni idéologie, ni esthétique, ni géographiquement déterminée, ni la marque d'une classe sociale, ni la caractéristique d'un genre particulier, etc. L'absence enfin de tout index permettant de retrouver les nombreuses œuvres citées — critiques, romanesques, théâtrales ou poétiques — contribue à rendre l'ouvrage difficilement utilisable.

Ce livre illustre, en définitive, par son exemple, les tendances d'un bon nombre de critiques arabes actuels, aux jugements intuitifs et subjectifs. A défaut de méthode, l'auteur a pour lui une remarquable connaissance des œuvres littéraires modernes et des événements politiques de l'ensemble des pays arabes. On trouve dans son ouvrage des pages éclairantes sur le rôle de l'Université du Caire, de la presse, ou des cafés, dans la formation d'un groupe d'intellectuels, ardents défenseurs des droits de la critique et de sa mission. En tenant compte de ses limites, il peut être suggestif et utile.

Nada Tomiche
(Université de Paris III)

Adūnīs, *al-Ṯābit wa l-mutaḥawwil, III : Ṣadmat al-ḥadāṯa*. Beyrouth, Dār al-ʿAwda, 1979. 17 × 24 cm., 317 p.

Ce livre, à l'origine, est une partie de la thèse de Doctorat d'Etat que l'auteur a soutenue en 1973. Il publiait le premier tome « Les origines » (379 p.) en 1974, et le deuxième « Fonder les origines » (326 p.) en 1977, couvrant ainsi la poésie arabe jusqu'à la fin du IVe/Xe siècle. Le sous-titre général de l'ouvrage est : « Répétition et création chez les Arabes ».

Bien que la matière soit répartie en de multiples petits chapitres sans numérotation, on peut cependant la diviser en trois grandes parties. La première (p. 20-157) étudie les problèmes posés par ce qu'il est convenu d'appeler la *Nahḍa*/Renaissance. Pour l'auteur, la modernité dans le monde arabe a commencé avec la première rencontre de l'autre sous les Omeyyades : ce fut un combat politico-intellectuel, de résistance au califat; artistique, de lien avec la vie quotidienne; intellectuel, de mystique et de philosophie. Le premier moderne est Baššār (mort en 785) pour sa recherche constante, l'unité dans sa poésie entre ce qui est dit et la manière de le dire, une création aussi indépendante du patrimoine que du réel.

BCAI 1 (1984) Adūnīs: Al-ṯābit wa l-mutaḥawwil. III. Ṣadmat al-ḥadāṯa, recensé par J. Fontaine
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Ce préambule explique l'absence de réel renouveau chez les auteurs du XIXe siècle. La rencontre littéraire avec l'Occident (p. 35-41) se solde par un contenu nouveau (matérialisme, réalités cosmiques), mais sans réelle invention. On a considéré al-Bārūdī (1839-1904) comme le premier poète moderne pour son nationalisme, son éloquence fluide, sa mémoire des meilleurs anciens, sa revivification de la langue. Mais il n'intervient pas dans la spécificité de la poésie : son œuvre représente un changement, pas une nouveauté.

Les grands trésors de la Renaissance sont ainsi jugés sans aménité par l'auteur. Al-Ruṣāfī propose des réformes superficielles : la structure de la société, comme celle du poème, est plus forte que lui; il reproduit un modèle traditionnel qui rassure la société (p. 71). Le groupe du *Dīwān* base son art sur le « modèle » et se contente de fabrication langagière et d'abstraction intellectuelle : on organise les idées reçues. Même s'ils veulent exprimer leur moi et se libérer de la rime unique, ils restent isolés de la véritable révolution. Ils insistent, au moins, sur la nécessité de prendre connaissance des littératures non-arabes (p. 89).

L'analyse du poème *al-Masā'* écrit en 1902 par Muṭrān montre dans quelle direction doit évoluer la poésie de l'avenir : une modernité relative à son époque; c'est lui qui invente le concept de contemporanéité (p. 105). Le mouvement Apollo théorise sa manière de voir : liberté, lyrisme, dévoilement des apparences. Cette attitude suscite une réaction classique avec al-Rāfi'ī qui accuse le renouveau d'être du « baratin » (*ṭarṭara,* p. 123) contre la religion : l'inimitabilité du Coran rend inférieure toute nouveauté. Ceci amène l'auteur à aborder le problème de l'authenticité telle qu'elle est conçue par ces écrivains : production politico-culturelle pour ciseler la prolongation du pouvoir oppresseur (p. 145). Ce modèle a produit l'intellectuel arabe scolaire : le discours anté-islamique a remplacé la langue arabe.

La deuxième partie (p. 161-211) est consacrée à Ǧubrān, initiateur de la vraie renaissance. Prophète humain, il impose sa vision des événements; écrivain visionnaire, il découvre l'inconnu dans l'angoisse; contemporain du nouveau monde, il se ressource au patrimoine universel. Le changement est le critère de la découverte. L'ironie est l'instrument privilégié. Fou-Prophète-Amant, le poète trouve enfin une forme de l'expression variée, exploratrice. Il détruit la mémoire pour construire l'allusion, c'est le véritable commencement.

La troisième partie (p. 215-315) contient une série discontinue de réflexions sur la création culturelle aujourd'hui. Ces approches successives sont très suggestives. Le lien est montré de la production poétique avec l'évolution historique. Il en résulte que l'idéologie traditionnelle de la Renaissance est un facteur de continuité voué à l'échec tant que le poète restera un individu dans le groupe et non une personne (p. 250). La modernité reste marginale parce que l'organisation socio-politique est toujours basée sur la religion qui refuse cette modernité au niveau de la pensée. La vraie création poétique subit la concurrence de l'engagement et du respect du patrimoine (p. 269).

S'appuyant sur al-Ǧurǧānī (mort en 1078), l'auteur essaie de définir le caractère poétique d'un texte : « discours métré et rimé, construit selon un sens imaginaire » (p. 286) dont il tire les conséquences suivantes : le réel n'est pas un critère de sincérité de la poésie; il n'existe pas de définition absolue de la poésie; elle vient d'un inconnu non encore découvert; le patrimoine se crée; l'essentiel du poème est dans la différence; le sens est le produit de l'écriture.

BCAI 1 (1984) Adūnīs: Al-ṯābit wa l-mutaḥawwil. III. Ṣadmat al-ḥadāṯa, recensé par J. Fontaine
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

On aurait de la difficulté, dans cet ouvrage, à retrouver les caractéristiques du travail académique. L'apparat critique est réduit au minimum; pas de bibliographie ni d'index. Sur ce sujet, on se reportera facilement aux trois thèses en anglais de Badawi en 1975, de Moreh en 1976 et de Jayyousi en 1977. L'intérêt de l'entreprise d'Adūnīs est ailleurs. Il est dans la nouveauté de la perspective : ainsi Šawqī est mentionné pour mémoire! Il est surtout dans l'implication personnelle de l'auteur allant jusqu'à critiquer sa première production poétique. Il est enfin dans la partie constructive concernant la culture arabe actuelle. L'auteur développe habituellement son analyse à partir de binômes en opposition. Bien qu'il invente un certain nombre d'adjectifs de relation, son exposé reste limpide. Malgré quelques répétitions, on ne regrette pas d'avoir pris connaissance de cet ouvrage qui détruit bien des idées sur la *Nahḍa*.

Jean FONTAINE
(I.B.L.A., Tunis)

Paul ZUMTHOR, *Introduction à la poésie orale*. Paris, Seuil, 1983. In-8°, 320 p.

Voici un livre qui se lit avec plaisir. Non seulement pour les réflexions qu'il apporte au passage sur le domaine arabo-islamique, non seulement pour l'occasion qu'il nous offre de nous ouvrir à d'autres disciplines, mais aussi pour sa portée épistémologique. Onze ans après son *Essai de poétique médiévale,* P. Zumthor, champion du slogan paradoxal « modernité du Moyen Age », sait certes mieux que quiconque *Parler du Moyen Age* (Paris, éd. de Minuit, 1980) et déborder même son domaine habituel pour analyser, de façon magistrale, la poésie orale, de Gilgamesh aux blues et aux Beatles.

Même si l'on n'y trouve pas la réponse définitive aux questions que pose la *qaṣīda* arabe ou la *ḥamāsa* turque, l'ouvrage fait état d'une documentation prodigieuse tant par les lectures que par les voyages et les contacts humains, depuis la poésie pré-islamique qui a intégré les valeurs poétiques de la voix (p. 163) jusqu'à ce *ġazal* en ourdou entendu un jour à Lahore par l'auteur (p. 166), en passant par les nombreuses auditions du grand poète et mystique ismaélien Nasir Udin Henzaï (p. 79 et *passim*). Les problèmes particuliers à notre spécialité s'éclairent d'une lumière nouvelle, une fois rattachés à l'universel. Révolue l'époque où « toute littérature non européenne était rejetée au folklore » (p. 25).

Ainsi il y a, d'une part, des constantes de la poésie orale à travers le monde, et elles se vérifient en terre d'Islam; et il y a, d'autre part, des aspects particuliers à la culture arabe, naguère jugés avec mépris, et que P. Zumthor observe avec finesse et sympathie. Ainsi quand il salue « l'extrême finesse formelle » de la poésie pré-islamique (p. 130), quand il analyse le rôle des poètes arabes « gouverneurs de la parole » (p. 214, *Umarā' al-Bayān,* dirions-nous), ou quand il aborde la cécité, constante de la poésie orale (pp. 218-221) : gagner sa vie, quand on est aveugle, avec la parole, le chant, la musique et rester intégré dans le groupe; la légende depuis Homère jusqu'à Ray Charles en passant par Baššār ibn Burd ou le griot Bâ Ousmana, tous deux aveugles de naissance. Ici, il évoque ces troubadours qui, sans savoir l'arabe, ont reçu et transmis vers l'an 1100 le *ġazal* des musulmans d'Espagne (p. 166). Là, il nous parle du *Samāʿ* (p. 230 et p. 267)

BCAI 1 (1984) Adūnīs: Al-ṯābit wa l-mutaḥawwil. III. Ṣadmat al-ḥadāṯa, recensé par J. Fontaine
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net